

A LA POURSUITE DES CATECHISTES BAOULES : GAGNOA

Je faisais partie de la Commission nationale de catéchèse. Nous nous réunissions chaque année pendant deux ou trois jours pour faire le point de la catéchèse dans le pays et envisager les nouvelles productions. Les réunions se faisaient le plus souvent dans des Centres d'accueil : Korhogo, Béthanie à Man, Emmaüs à Gagnoa, monastère de Bouaké...

Un jour, le père Jean CORBINEAU, responsable du Centre des catéchistes de Gagnoa, m'a fait une proposition intéressante. Il y avait dans son diocèse un grand nombre de catéchistes baoulés et burkinabés. Depuis plusieurs années le père CHAUVINEAU, père blanc du Burkina, venait lui donner un coup de main pour des sessions destinés aux burkinabés. Je pourrais peut-être venir l'aider de la même manière pour des sessions spécialement destinées aux baoulés. Et dès l'année suivante, je suis venu avec le père Adrien JEANNE pour animer les sessions des catéchistes baoulés. Ils ont tout de suite été très contents de cette manière de faire. Et nous passions avec eux une petite semaine qui leur permettait de prier et de chanter dans leur langue et de prendre contact avec les éditions nouvelles de livres et de cantiques.



Le dernier jour, Monseigneur Tékri nous recevait toujours à sa table : repas à l'africaine, avec du bon vin, une conversation très cordiale : tout cela montrait qu'il appréciait beaucoup notre intervention.

A Gagnoa, il y avait un autre avantage : les catéchistes pouvaient faire examiner leurs yeux au service d'ophtalmologie de l'hôpital, et ensuite, munis de leur ordonnance, ils se présentaient à la Procure de Gagnoa qui leur fournissait gratuitement les lunettes correspondant à leur vue. En effet plusieurs parmi eux avaient un certain âge et l'obscurité des églises de brousse leur posait des problèmes de lecture

Lors de la réunion suivante, nous avons rendu compte de cette session à la commission nationale. A son tour, c'est le père Jean-Paul BENOIST, responsable des catéchistes de Daloa, qui a fait la même proposition, et par la suite nous avons commencé à faire les mêmes sessions au CAD de Daloa. Il y avait moins de monde, mais le même intérêt.

Les sessions de Daloa n'ont pas duré très longtemps. Peu après, le Père Jean-Marie MATHON, qui avait passé par Bocanda, Mbahiakro et Yamoussoukro, bon connaisseur du baoulé et même éditeur de livres, a été affecté au diocèse de Daloa, dans la paroisse de Gohitafla.

Au vu de ses antécédents, il a été nommé responsable des catéchistes baoulés, et nous lui avons laissé la place.

PLUS LOIN ENCORE : MEAGUI

Petit à petit, le Centre de Gagnoa a commencé à décliner. Le père CORBINEAU constatait la diminution des subventions diocésaines, et l'entretien du Centre posait des problèmes, comme la nourriture des sessionistes.

D'autre part de nombreux catéchistes appartenant au nouveau diocèse de San Pedro, regrettaient de ne pouvoir venir à cause de la distance et des frais de transport. Il a donc été décidé que les sessions ne se feraient plus à Gagnoa, mais à MEAGUI, à quarante kilomètres de Soubré, dans le diocèse de San Pedro : c'était une paroisse toute nouvelle, confiée à deux prêtres slovènes, et qui comportait de nombreuses communautés de baoulés en brousse.

De fait, dans les régions de forêt de l'Ouest, le peuplement est récent. Les autochtones bétés ne sont pas très nombreux, mais les « allogènes », comme on dit, ont colonisé la forêt : les burkinabés depuis longtemps, les baoulés plus récemment. La plupart des baoulés viennent de ce qui était autrefois appelé la *boucle du cacao* : Daoukro, Ouellé, Bocanda, Dimbokro... Devant les villages et les campements, un écriteau indique souvent leur origine : Koupéla, petit Bocanda, petit Ouellé... On peut même connaître avec précision le groupe majoritaire : à l'entrée du village, là où s'arrêtent les camions et les taxis, il y a toujours des casiers de boissons : si c'est de la bière, ce sont surtout des burkinabés ; si ce sont des casiers de vin, c'est un campement baoulé.

A MEAGUI, beaucoup de choses m'ont surpris.

Les catéchistes venant en session sont rarement originaires de la région. Ils viennent pratiquement tous de l'ancienne boucle du cacao, surtout de Bocanda. Sur 80 présents, au moins trente viennent de Bocanda, j'ai eu la surprise d'en reconnaître plusieurs que j'avais connus dans les villages ou les campements de Bocanda une dizaine ou une quinzaine d'années plus tôt.

Ils ont de l'argent beaucoup plus que leurs frères restés au pays. Ils achètent volontiers des livres, des cassettes. Chaque fois, j'apportais des cassettes, souvent une centaine. Il n'en restait jamais, et parfois même, quand quelques nouveaux cantiques étaient particulièrement appréciés, il a fallu faire des copies dans les boutiques de la place.

Progressivement, le niveau d'instruction des catéchistes s'améliore. Certains jeunes ont fait le secondaire, certains sont même bacheliers. Pendant les sessions, ils ont devant eux leurs livres en baoulé, et la Bible en français. Ils n'ont pas peur de lire le baoulé, d'écrire même quand on leur dit de mettre leurs questions sur papier ou quand ils veulent prendre des notes. Au campement, ils vivent avec femme et enfants dans des maisons en dur, ils ont un groupe électrogène, la télévision, une moto... Leurs frères et soeurs qui traînent en ville sans travail viennent même de temps en temps leur soutirer quelque argent pour subsister en ville en attendant un éventuel emploi.



Les deux prêtres, Ivan et Yanko, sont infatigables. Ils passent une bonne partie de leur temps à visiter les communautés de brousse, organisant le catéchuménat, les retraites de préparation aux sacrements, réglant les multiples problèmes de cohabitation avec les protestants et les païens, et les questions de mariage avec les familles. La petite église des premiers jours, faite de planches avec un toit de tôles très bas, est devenue progressivement une immense église. De même que Méagui, petit campement de travailleurs auprès d'une scierie, est devenue une des communes les plus peuplées de Côte d'Ivoire, avec son lot de voleurs et de bandits.

Ils profitent des sessions de baoulé pour nous abandonner la mission. Cela nous fait des journées très chargées. On commence avec la messe du matin au lever du jour, et le soir il y a encore la vidéo d'un film religieux jusqu'à dix heures. Pendant le repos de midi, on est assailli par les catéchistes qui viennent poser des questions, soumettre des problèmes, demander l'aide de la prière pour des cas humainement insolubles.

Il m'arrivait d'être seul quand le père JEANNE n'était pas disponible, c'était la galère. Mais cette fatigue était compensée par le réconfort de constater l'attachement des catéchistes à leur travail et à la personne du Christ.

Après le départ du père Adrien, j'ai essayé d'embarquer des confrères baoulés dans l'Ouest, mais je n'ai pas rencontré beaucoup d'enthousiasme, un essai n'a pas été très concluant.



Quand la guerre est arrivée, en 2002, les sessions dans l'Ouest n'ont pas repris, les pères slovènes ont été affectés ailleurs ou sont rentrés chez eux... Quand la situation est devenue meilleure, c'est moi qui ne me sentais plus la force de repartir. Il avait raison, le chef du groupe des catéchistes, qui disait après la messe qui terminait la dernière réunion : « *Nous remercions le père Carteron, qui malgré son grand âge, est venu cette année encore nous montrer le chemin de Dieu.* »

DES LITURGIES VIVANTES

A la cathédrale et dans les paroisses de ville, il y a de nombreuses chorales, des enfants de chœur en grand nombre, garçons et filles, des instruments de musique modernes et traditionnels, des sons de plus en plus efficaces, et un peuple chrétien qui aime le chant et la danse. Les jours de fêtes, les messes sont un grand plaisir pour l'oeil et pour l'oreille. Les compositions se multiplient, venant notamment des villages pour les chants en baoulé et d'Abidjan pour les morceaux en français.

Je profite des nouveaux équipements vidéo pour faire beaucoup d'images. Les plus beaux moments, les plus vivants, les plus pittoresques, sont les processions d'offrande. Un vrai régal. Habillements, maquillages, rythmes traditionnels, c'est merveilleux.

Quand je pense à la platitude de nos liturgies françaises, je trouve que j'ai bien de la chance. Certes dans mon enfance, il avait aussi de belles cérémonies au village, notamment les jours de Fête-Dieu, mais il y a bien longtemps que les aubes, ostensoirs et autres encensoirs reposent dans les ténèbres des sacristies, et les enfants chrétiens réservent leurs sorties dominicales aux terrains de sport.



QUI A TUE JESUS ?

J'aime sortir des raideurs de la liturgie ordinaire. Aussi je me suis permis de temps en temps d'introduire des éléments de célébration qui évoquent des traditions baoulés.

Une année, pour le vendredi saint, j'ai essayé une synthèse entre la pièce française *Procès à Jésus* et quelques rites des funérailles traditionnelles chez les baoulés.

Les principaux acteurs de la Passion du Christ sont d'un côté du chœur. De l'autre côté, deux servants de l'autel portent la grande croix de procession, simple bois sans image du Christ.

Je suis au milieu du chœur, et j'interpelle, un par un, les accusés : *Judas, c'est toi qui as causé la mort de Jésus. Tu l'as trahi, tu l'as vendu, tu l'as livré à ses ennemis. Que dis-tu ?*

Judas s'avance et déclare : *Je ne suis pas coupable.* Alors je me tourne vers la croix, et je l'interpelle : *Croix de Jésus, toi qui es l'arbre de vérité, dis-nous la vérité. Si Judas est coupable*

de la mort du Christ, viens le cogner. Les porteurs de la croix ne bougent pas. Je répète la demande une deuxième fois, puis une troisième fois. La croix ne bouge pas.

Alors je dis : *Si ce n'est pas toi, c'est peut-être Pierre. Pierre, approche-toi.* Pierre s'approche, je lui fais les mêmes accusations en précisant les motifs de sa culpabilité. Il nie lui aussi. J'interpelle la croix lui demandant de venir le cogner. Elle ne bouge pas. Alors j'appelle Pilate, puis Caïphe, puis le centurion qui a percé le cœur de Jésus. Même négation, même appel au bois de la croix. La croix ne bouge toujours pas.

Je prends un air fâché : *Décidément, personne n'est coupable de la mort de Jésus. Tous ceux qui étaient présents se déclarent innocents. Peut-être on va finir par m'accuser, moi qui n'étais pas à Jérusalem ce jour là. Pourquoi pas ? Eh bien, croix de Jésus, si c'est moi qui suis coupable de la mort de Jésus, viens me cogner.* Et la croix de bois se dirige vers moi et vient me cogner. Je titube et tombe sur les escaliers.

Et je m'écrie : *Je veux bien croire que j'ai ma part de responsabilité dans la mort du Christ. Mais alors je ne suis certainement pas le seul. Croix du Christ, si dans cette église il y a une seule personne qui n'est pas responsable de la mort du Christ, ne bouge pas. Mais si tous, absolument tous, sont coupables, descends au milieu de l'assemblée et cogne le sol.*

Les servants, tirant la croix, la portent jusqu'au milieu de l'église et la cognent trois fois sur le sol.

Je n'ajoute rien. Tout le monde doit avoir compris le message. Aussitôt la chorale entonne : *Pitié, Seigneur, car nous avons péché.*